

de voir le beau temps continuer, et les vents devenir de plus en plus favorables à notre route; mais cette joie ne dura guère et fit place à la consternation la plus affreuse. Après notre repas, nous continuâmes à marcher. Le canot allait mieux que nous à la rame, mais à la voile nous avions l'avantage sur lui. Le vent s'était élevé vers le soir, et avait tant soit peu tourné: nous crûmes devoir tenir le large pour doubler une pointe que nous appercevions, et nous fîmes signe au canot de nous suivre, mais il se laissa aller à terre, et nous le perdîmes de vue. Nous trouvâmes à cette pointe une mer affreuse, et quoique le vent ne fût pas des plus forts, nous ne pûmes la doubler qu'avec bien de la peine, et après avoir pris beaucoup d'eau: cela nous fit trembler pour le canot, qui était tout près de terre, où la mer brise toujours plus qu'au large. Il y fut battu si cruellement qu'il y périt, et nous n'en eûmes de nouvelles qu'au printemps.

Quand nous eûmes passé la pointe, nous cherchâmes à aborder; mais la nuit était trop avancée, et nous ne pûmes d'abord en venir à bout: la mer était bordée de rochers escarpés et fort hauts l'espace de deux lieues: ayant cependant vu au bout une anse de sable, nous y donnâmes à pleines voiles, et nous débarquâmes sans nous mouiller beaucoup. Nous allumâmes aussitôt un grand feu, pour montrer au canot que nous étions là; mais cette précaution fut inutile, puisqu'il avait été brisé. Lorsque nous eûmes mangé un peu de colle, chacun de nous s'enveloppa dans sa couverture, et passa la nuit auprès du feu. A 10 heures du matin, le temps se couvrit, la neige tomba fort abondamment jusqu'au lendemain, et comme le feu la faisait fondre, nous nous trouvâmes si fort incommodés, que nous aimâmes mieux nous reposer au froid que dans l'eau.

Vers minuit, les vents devinrent si violents, que notre chaloupe, qui était à une petite distance de terre, ayant chassé sur son ancre, vint en côte, où elle manqua d'être brisée: les deux hommes qui étaient dedans s'éveillèrent, et se mirent à crier de toutes leurs forces: nous y courûmes, le capitaine et moi. Nous jetâmes à terre tout ce que nous pûmes sauver de notre équipage; les autres ramassaient ce que nous jetions, et le portaient à une distance qu'ils croyaient inaccessible aux flots; mais la mer devint si furieuse, qu'elle aurait tout emporté ce que nous venions de sauver, si mes camarades n'avaient eu soin de transporter à trois différentes fois ce qu'ils avaient cru être en sûreté dès la première. Cela ne suffisait pas: il fallait songer à tirer notre voiture, et empêcher qu'elle ne fût emportée par les flots. La peine que nous eûmes à la mettre à sec n'est pas concevable, et nous n'en vîmes à bout que vers les 10 heures du matin. Elle était fort maltraitée et